



ALESSANDRO BARBAGLIA

Le coup du fou



**Bobby Fischer,
l'Iliade et mon père**



Mardi 11 juillet 1972, ouverture du championnat du monde d'échecs. En arrière-plan la guerre froide qui oppose Union soviétique et États-Unis. Les caméras du monde entier sont braquées sur l'Islande, où auront lieu en mondovision les rencontres entre les deux compétiteurs: le Russe Boris Spassky, champion en titre depuis 1964, et l'Américain Bobby Fischer. Ce dernier est un être qui vit enfermé dans sa bulle, s'exerce seul à ce jeu depuis l'âge de sept ans, boit chaque jour des litres de lait Holland et uniquement de cette marque, refuse toute compétition le samedi car son gourou le lui interdit... La victoire d'un des deux joueurs aurait sans doute un impact politique, et le narrateur ose un parallèle avec une autre guerre qui a vu s'affronter Orient et Occident, la guerre de Troie. Mais, chemin faisant, les souvenirs d'enfance remontent, inexorables et chargés de sens, qui font ressurgir du passé le père disparu du narrateur.

ALESSANDRO BARBAGLIA, écrivain et libraire, est né en 1980 à Borgomanero et vit à Novara. Après quatre romans remarquables, dont le dernier a remporté le prix Strega pour la jeunesse, il publie *Le Coup du fou*, son texte le plus fort et le plus personnel.

« C'est un grand livre. Alessandro Barbaglia a choisi de raconter son odyssee de fils sur le chemin du retour, en s'appuyant sur l'histoire de Bobby Fischer et de sa folie furibonde et funeste... Splendide et émouvant. » *Michele Dalai*

Alessandro Barbaglia

Le coup du fou

*Traduit de l'italien
par Jean-Luc Defromont*



Liana Levi

*À Franco, le fou.
Lorenzo et Vittoria, les cavaliers.
Rosalba et Sara, les tours.*

Chapitre zéro

*Je ne crois pas à la psychologie,
Je crois aux coups réussis.*
Bobby Fischer

Bobby Fischer: né à Chicago le 9 mars 1943, mort à Reykjavík le 17 janvier 2008.

J'ai passé les vingt-trois derniers mois de ma vie comme un cheval: en le portant sur ma croupe. Je me levais le matin et il était là, je prenais mon petit déjeuner et il me regardait, j'allais aux toilettes et il me suivait.

« Bonne nuit Bobby » était la dernière chose que je disais le soir en fermant les yeux. Pour les rouvrir le lendemain matin en expliquant à tout le monde que « non, aujourd'hui je ne peux pas venir; excusez-moi, je dois rester avec Bobby ».

Je n'ai fait que ça: l'emmener à mon bureau et m'enfermer avec lui. Seul mais en compagnie des dizaines de biographies qui me parlaient de lui, des romans, essais critiques, documentaires, reportages, photographies achetées à prix d'or sur Internet, vidéos sur YouTube, entretiens... et de son hallucinant manuel de jeu, lu et relu. Je n'y ai jamais compris que dalle.

D'après certains, il a été dans les années soixante-dix l'homme le plus célèbre au monde. Je le crois volontiers.

Pourtant, la façon dont il a réussi à devenir si célèbre en ne faisant que jouer aux échecs me paraît l'aspect le moins intéressant de sa vie.

Quoi qu'il en soit, j'ai fini par me convaincre que cette histoire ne pouvait pas commencer autrement, que c'est ça qui lui plairait, à lui aussi : trouver son nom tout de suite, avant qu'il se passe quoi que ce soit. Et le trouver répété plusieurs fois : Bobby Fischer. Bobby Fischer. Bobby Fischer.

Je me suis mis en tête d'écrire un livre sur lui. Mais c'était peut-être une excuse pour remettre certaines pièces à leur place.



La première fois que j'ai entendu prononcer son nom, j'étais assis en tailleur sous une table de jardin, dans un lieu qui n'existe plus : mon enfance. J'avais quoi, cinq ou six ans ? En tout cas, j'étais un enfant et, autour de cette table sous laquelle j'étais caché pour jouer, quelques adultes, dont mon père, étaient assis. Je ne voyais qu'une forêt de jambes, une enfilade de genoux ronds. Et des chaussures, bien entendu. Même si certains étaient pieds nus : ils se trouvaient dans le jardin de notre maison, sur la pelouse. En train de *travailler*.

Et de parler d'un fou américain qui avait disputé un match d'échecs contre le champion du monde en titre. Lequel était russe et donc – « garanti pur beurre » – quelqu'un de bien. Chez moi, tout le monde était prosoviétique dans les années quatre-vingt ; dans ce même jardin, des guitares – deux ou trois – surgissaient toujours après le dîner, avec des fiasques de vin rouge d'Émilie-Romagne, et les adultes chantaient à tue-tête

Bandiera Rossa, Bella Ciao, L'Internationale... ou des chansons d'auteurs-compositeurs tristes. Dont les Français, avec leur R mollasson. Certains fredonnaient les Beatles mais ils chantaient plus souvent du Joan Baez. Le ton était toujours très engagé, même dans les moments de détente. Un jour, un de mes oncles a chanté du début à la fin, sur un rythme de funérailles, *Il testamento di Tito* de Fabrizio De André : un quart d'heure de transport lent les yeux fermés. Soudain interrompu par une question :

– Qui vous voulez libérer : Jésus ou Barabbas !?

– BARABBAS ! ils se sont tous égossillés en levant leur verre.

Même une voisine, qui n'avait rien à voir avec tout ça, est apparue à sa fenêtre juste à temps pour crier :

– Barabbas !

Sa petite voix aiguë et stridente a fait rire tout le monde. Très fort. Pendant longtemps. J'étais le seul à ne pas rire. Moi, par exemple, j'avais murmuré :

– Jésus.

Bref, autour de cette table, les grandes personnes parlaient de cet Américain qui s'était comporté en fou furieux avec le Russe. Et moi, en dessous, entre leurs jambes, je jouais à mes propres jeux ; mais, invisible, j'écoutais chaque chose. J'aimais beaucoup les écouter. Ils parlaient toujours de fous. Eh oui, on parlait toujours de fous chez moi ; parce que chez moi, dans les années quatre-vingt, la folie était chez elle.

★

Mon père était un psy très réputé. « C'est lui le mieux armé ! » : voilà ce qu'ils me disaient tous, comme si cette

phrase avait un sens. Ses collègues, qui étaient aussi ses amis, prétendaient que s'il échouait, il ne restait plus aux patients qu'une seule solution : Lourdes.

Un jour, il a reçu un appel de Maurizio Costanzo, le présentateur vedette qui voulait à tout prix l'inviter dans son émission au théâtre Parioli à Rome. C'est moi qui ai répondu au téléphone. Allez savoir pourquoi, cette fois-là, j'ai dit « *prosciutto* » au lieu de « *pronto* ». Je ne le comprenais pas, le monde des grandes personnes. Mais elles, comprenaient-elles le mien ?

Mon père a quand même participé à l'émission. Et cette anecdote, on en fait encore des gorges chaudes dans ma famille.

En tout cas, l'été, ils nous rendaient visite à Miasino, au bord du lac d'Orta ; parce que la maison était grande, le jardin immense, et qu'on pouvait passer du temps ensemble dans un décor de rêve. Ils s'installaient chez nous, tous tant qu'ils étaient. Des légions de médecins, psychologues, psychiatres, amis et collègues de mon père en provenance de Hollande, de Suède, d'Amérique. De Suisse, qui n'est qu'à deux pas. Et aussi du reste de l'Italie, bien sûr. D'une certaine façon, ils venaient voir mon père pour travailler, pour se confronter avec lui sur leurs *cas*. Mais aussi, inutile de se voiler la face, pour faire la fête. Ils étaient jeunes. Certains apportaient leur sac de couchage, s'il n'y avait pas assez de lits.

Ils me plaisaient beaucoup, parce que c'étaient des gens qu'on n'aurait pas su distinguer au premier coup d'œil des patients qu'ils avaient en thérapie ; tous de prestigieux professionnels, rien à dire. Une fois, Oliver Sacks s'est même pointé. Et la fille de Konrad Lorenz. Une autre fois, l'analyste de Woody Allen (lequel n'arrêtait pas de

l'appeler au téléphone; et moi, quand j'y repense, j'ai du mal à croire que j'ai côtoyé un monsieur américain qui, tout en m'ébouriffant les cheveux, s'entretenait avec Woody Allen et lui disait: « Bien sûr, Woody, parlez-moi donc de ce chimpanzé en uniforme nazi qui essayait de vous poignarder avec une banane... ça me paraît un rêve très révélateur! » D'après lui, la question n'était pas d'être compétent ou pas, il suffisait d'être psy, juif, et de travailler à New York: tôt ou tard, vous aviez Woody Allen parmi vos patients. « Il va tous les voir, il disait, TOUS! »).

Et puis il y avait les patients. Oh oui, bien sûr, eux aussi fréquentaient notre maison. Le cabinet de mon père était là, la salle d'attente était là, le jardin était là. Et moi aussi: très souvent sous la table, pour écouter et regarder sans être vu.

De temps en temps, j'y repense à tête froide: enfant, je ne m'en suis jamais aperçu (même la fois où un type s'est présenté chez nous avec une tarentule dans son sac à dos. Une vraie. Vivante. Enfermée dans un bocal, certes, mais bon sang, UNE TARENTULE!), alors qu'aujourd'hui, en revivant certaines scènes, je me surprends à murmurer: « Quels fous, quand même! » Au sujet de mes parents, bien sûr, auxquels il semblait tout à fait normal qu'un enfant reste là à bavarder avec ces drôles d'individus. Et au sujet des collègues de mon père, il va sans dire.

L'un d'eux avait un loup dans sa cour. Pas un chien-loup: un loup. De ceux qui hurlent à la lune. Quand on allait chez lui – il était américain, mais il s'était installé en Italie et avait acheté une colline au-dessus du lac Majeur (UNE COLLINE!) parce qu'il avait besoin d'un bois – bref, quand on allait chez lui, il me disait: « Je crois que

Loup se balade dans le bois, mais si tu veux, je l'appelle.
Tu veux le caresser ? »

J'ai toujours secoué la tête, et je faisais bien. Des années plus tard, le loup lui a mangé une main.



Voilà, c'est là que ça s'est passé. Au moment où tout commence : celui où mon père et ses amis parlent de Bobby. Et, plus généralement, de *The Psychology of the Chess Player*, un essai de Reuben Fine¹ qui les occupe beaucoup. Ils ont des discussions fréquentes à son sujet, ils sont tous « fous » de ce livre.

Parmi l'ensemble de choses qu'ils disent, ils racontent surtout ce match disputé par Bobby en Islande en 1972. Ils s'en souviennent dans les moindres détails. Ils l'ont vécu, ce match, n'importe qui dans les années soixante-dix a suivi la finale du championnat du monde d'échecs entre Bobby Fischer et Boris Spassky. Journaux, radios et JT parlaient d'eux tous les jours.

Dans le flot de leurs bavardages, où je maraudais distraitement, une phrase m'a vraiment frappé : « Il faudrait analyser l'instant où le monde s'est éteint dans son esprit et où seule est restée allumée une lumière qui éclairait un échiquier. » De là où j'étais, il m'était difficile d'établir avec précision qui l'avait prononcée. Je crois que c'était mon père. Pour plusieurs raisons. D'abord, je m'en souviens avec trop de force pour que quelqu'un d'autre l'ait dite. Seules les choses dites par nos pères pèsent à ce point sur nous, pour le restant de nos jours. Ensuite (plus simplement, peut-être), si

1. Joueur d'échecs et psychologue américain.

je l'ai bien comprise et mémorisée avec précision, c'est qu'elle a été prononcée en italien ; les collègues de mon père, qu'ils soient américains ou hollandais, ne parlaient qu'en anglais, même avec lui. Et puis parce que, chose curieuse, même si je ne sais pas au juste qui a vraiment prononcé cette phrase, j'ai découvert par la suite qu'il s'agissait d'une citation de Vladimir Nabokov, tirée de *La Défense Loujine*. Or Nabokov était un des piliers de la bibliothèque de mon père.

Voilà, le souvenir de ces faits, aujourd'hui si limpide, est resté englouti pendant des années. Puis, telle l'épave d'un galion qui a sombré, il est remonté à la surface morceau par morceau, soulevé par les courants imprévisibles de la mémoire. Par hasard ? Peut-être pas. On est en 2022. Ce match dont j'ai entendu parler enfant a été disputé en 1972 : il y a cinquante ans. Je suis de ceux qui font attention à certaines dates anniversaires.

Mais ce n'est pas pour cette seule raison que j'ai décidé d'écrire une histoire sur Bobby, c'est même après coup que je me suis aperçu de cette coïncidence. On est en 2022 : cette année, j'aurai quarante-deux ans. C'est beaucoup ? C'est peu ? C'est l'âge qu'avait mon père quand il est mort. Il me semble que le fait de l'avoir rattrapé m'autorise à sortir de ma cachette sous la table, à m'asseoir à côté de lui, à poursuivre – en pensée – cette discussion sur ce fou de Bobby cinquante ans après le match en question. Et à donner mon point de vue.

Si on va par là, il y a plus : mon père est mort en 1992, ça fait trente ans cette année. Et puis, coïncidences à part, il y a encore autre chose, à savoir la véritable raison pour laquelle cette histoire m'est revenue à l'esprit, dans un cadre de coïncidences comme fait exprès pour l'accueillir. Mais je la raconterai plus tard, car elle me concerne.

Pour l'instant, c'est au tour de Bobby, c'est à lui de jouer le premier coup.

Si vous le voyiez... il a des couteaux à la place des yeux. Avec son regard, il tranche tout ce qui n'est pas lui.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e

Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site
www.lianalevi.fr

Ce livre a été traduit grâce à une aide du ministère italien des Affaires
étrangères et de la Coopération internationale /
Questo libro è stato tradotto grazie a un contributo del Ministero degli
Affari Esteri e della Cooperazione Internazionale italiano.

Titre original: *La mossa del matto*

© 2022 First published in Italy by Mondadori

This edition published in arrangement with Grandi & Associati

© 2022, Éditions Liana Levi, pour la traduction française

Couverture : D. Hoch

Cette édition électronique du livre *Le Coup du fou* d'Alessandro Barbaglia
a été réalisée en septembre 2022 par Atlant'Communication.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage

(ISBN : 979-10-349-0558-4)

ISBN ePDF : 979-10-349-0560-7